



SHANA GALEN

LES SURVIVANTS

Le sabre et le fuseau

J'AI
LU
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Shana Galen

Professeure d'anglais pendant plusieurs années, elle se consacre aujourd'hui pleinement à sa passion : l'écriture de romances historiques qui mêlent aventure, espionnage et sensualité. Traduits dans le monde entier, ses romans ont conquis des milliers de lectrices.

Le sabre et le fuseau

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les survivants

- 1 – *La belle et le géant*
- 2 – *La plus agaçante des femmes*
- 3 – *Insensible à ses charmes*
- 4 – *Bas les masques !*

SHANA
GALEN

LES SURVIVANTS – 5

Le sabre
et le fuseau

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Delpuech*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE CLAIMING OF THE SHREW

© Shana Galen, 2019

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2024

*Ce livre est dédié au personnel
et aux bénévoles de Houston Pets Alive!.
Vous sauvez tous les jours des animaux
comme Tigrino et êtes aussi mésestimés
que surchargés de travail.
Merci pour tout ce que vous faites
et pour me permettre d'y participer.*

Cinq ans plus tôt

1

*Je souhaite que nous devenions, l'un
pour l'autre, encore plus étrangers que
nous ne sommes.*

William SHAKESPEARE,
Comme il vous plaira,
traduction de François Guizot

— Avez-vous peur de mourir ?

— Non.

Le lieutenant-colonel Benedict Draven ne fut pas surpris par la réponse du soldat. À en juger par l'attitude du jeune homme sur le champ de bataille, Neil Wraxall semblait avoir plutôt *envie* de mourir.

— Votre comportement à Sabugal a été assez téméraire.

C'était un euphémisme. Le major Wraxall avait agi comme un insensé en fondant sur l'ennemi, alors même que ce dernier battait visiblement en retraite et que l'ordre avait été donné de se mettre à couvert.

— Je n'avais rien à perdre.

— Sinon votre grade. Je pourrais vous traduire en cour martiale pour insubordination.

Les yeux bleus du major ne cillèrent pas.

— Oui, monsieur.

— Mais je ne le ferai pas, major. Et vous savez pourquoi ?

Benedict se leva, les mains posées sur la table jonchée de cartes et de missives envoyées par le général Wellesley. Les giboulées portugaises du mois d'avril avaient fini par se calmer, mais le vent flagellait encore avec rage les parois de la tente.

— Non, monsieur.

— J'ai une mission pour vous. Une mission suicide, pour être franc.

L'expression de Wraxall demeura inchangée. Il avait l'air suprêmement et totalement blasé. S'ils avaient été dans un salon plutôt que dans un campement militaire, Benedict aurait pu prendre cette indifférence pour de l'ennui. Il aurait préféré voir les yeux de Wraxall se plisser et ses narines se dilater sous l'effet de l'indignation. Lui-même avait été outré par les ordres du roi que Wellesley lui avait transmis. Cependant, indignation ou non, ces ordres étaient clairs : réunir un groupe d'hommes aptes à mener des missions impossibles. Draven était ainsi censé trouver parmi ses soldats les meilleurs, les plus brillants et, surtout, les plus courageux.

Il avait ajouté à cette liste un critère de son cru.

Après avoir gardé les ordres royaux sous le coude pendant une quinzaine de jours, il s'était réveillé un matin avec la conscience claire de ce qu'il devait faire. Il allait recruter des « survivants ». Des hommes capables, contre toute attente, de rentrer des missions les plus périlleuses.

Or, sur ce champ de bataille portugais, le major Neil Wraxall avait montré que, malgré sa témérité, il avait l'instinct de survie chevillé au corps.

— Nous sommes en train de perdre la guerre, reprit Draven. Notre situation est désespérée. Bonaparte doit être vaincu, quel qu'en soit le prix.

— Oui, monsieur.

Draven serra les poings pour se retenir de crier en le secouant par les épaules. Wraxall aurait dû le maudire pour l'envoyer ainsi à la mort. Au lieu de quoi, il paraissait aussi résigné qu'une vieille mule attelée à sa carriole un jour de marché.

Benedict brandit une liasse de papiers, scellés par un cachet de cire cramoisi, sur laquelle était imprimé un D entouré d'un double cercle.

— Voici vos ordres. Vous serez à la tête de vingt-neuf soldats. J'ai déjà choisi une dizaine d'entre eux. Si vous acceptez cette mission, je veux les noms de ceux que vous recommandez vous-même.

Wraxall tendit la main vers les papiers.

— Nous avons besoin d'hommes aux compétences particulières. J'ai déjà sélectionné Ewan Mostyn, continua le lieutenant-colonel. Il est fort comme un bœuf. Vous serez heureux de l'avoir pour couvrir vos arrières. Et puis, il est avisé. Il sait quand attaquer et quand se retenir. Rafe Beaumont est une autre recrue de choix. Il a un côté un peu coquin qui nous sera utile. Il sait soutirer des informations aux épouses de l'ennemi. Lord Jasper est un pisteur. Il est capable de retrouver n'importe qui ou n'importe quoi.

Benedict Draven désigna les papiers.

— Tout est marqué là, et bien d'autres choses encore. Je vous ai également sélectionné un tireur d'élite, un stratège ainsi qu'un négociateur. À vous de combler les postes vacants.

— Bien, monsieur.

Draven fixa Wraxall d'un regard dur.

— Vous n'êtes pas obligé d'accepter cette mission.

— Non, monsieur.

— Mais vous allez l'accepter quand même.

Wraxall ne répondit pas.

— Alors vous êtes bien un fichu imbécile. Mais puisque vous êtes déterminé à vous faire tuer, autant que ce soit pour la bonne cause.

Le lieutenant-colonel rassembla des papiers épars pour les empiler.

— Je veux vos recommandations d'ici après-demain. Pour l'instant, retournez vous reposer. C'est un ordre, major.

— Bien, monsieur.

Le major s'inclina et ressortit par l'ouverture de la tente. Benedict Draven s'affala dans son fauteuil et se prit la tête dans les mains. Wraxall ne dormirait pas, pas plus qu'il n'avait lui-même dormi depuis qu'il avait reçu ces ordres. Envoyer des hommes à la mort était un acte répugnant. Répugnant mais nécessaire, à cause de cette satanée guerre et de ce satané Napoléon Bonaparte.

Le rabat de la tente fut de nouveau repoussé. Draven appuya les doigts sur ses yeux brûlants. Son ordonnance devait avoir attendu le départ de Wraxall pour venir le presser de manger ou de dormir. En cet instant, Benedict n'avait envie ni de l'un ni de l'autre, mais désirait simplement quelques instants de tranquillité.

— Allez-vous-en, Ward, articula-t-il d'une voix étouffée par ses mains. Je vous avais dit de ne pas repasser avant une heure.

Il ne reçut aucune réponse.

Peut-être était-ce Wraxall qui avait oublié quelque chose. Benedict laissa retomber ses mains, mais la personne devant lui n'était ni son ordonnance, ni le major Wraxall, ni même un de ses hommes.

En fait, ce n'était pas un homme du tout.

Benedict aurait bondi sur ses pieds si la femme n'avait braqué sur lui un pistolet.

— Restez donc assis, lança-t-elle avec un fort accent. Et laissez vos mains bien en vue.

Il hocha la tête.

— Compris, dit-il.

Le pistolet remua légèrement, trahissant le tremblement des mains de l'inconnue.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

Le regard sombre de la femme soutenait le sien avec une fermeté et une détermination qu'il reconnut sans peine, les ayant vues sa vie durant sur les traits de généraux et d'officiers supérieurs.

— Ce que je veux... Non, non : ce qu'il me *faut*, répondit-elle froidement, c'est un mari.

*

* *

Catarina se méfiait du soldat en face d'elle. Mais elle n'avait d'autre choix que de lui faire confiance. Le temps lui était compté. Elle avait beau ne pas apprécier cette situation, cet homme était son seul espoir.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, répliqua-t-il avec un haussement de sourcils. Je crains de vous avoir mal entendue.

Elle redressa le menton.

— Vous m'avez parfaitement entendue.

— Il vous faut un mari, répéta-t-il lentement.

Il était plus séduisant vu de près que de loin, sur son cheval. Elle ne l'avait cependant pas choisi pour sa beauté, mais pour le poste à responsabilités qu'il occupait. C'était un homme grand et fort. Un homme capable de tenir tête à son père.

Maintenant qu'il était devant elle, toutefois, il lui paraissait moins grand que sur sa monture. Il devait à peine dépasser le mètre quatre-vingts. Elle ne s'était cependant pas trompée sur son allure : il en imposait. Même assis et sous la menace d'un pistolet, il respirait le calme et la maîtrise de soi. Ses yeux bleus, qui s'étaient légèrement plissés de perplexité, soutenaient son regard sans ciller ni donner le moindre signe d'inquiétude ou de colère. Seuls ses cheveux roux semblaient hors de contrôle. Ils pointaient de sa tête en épis et boucles folles. Catarina dut se retenir de tendre la main pour les lisser.

— Je vois, ajouta-t-il.

Comme il faisait mine de se lever, elle secoua la tête et redressa le canon de son arme. Il se rassit. Lentement.

— Mademoiselle... ?

Elle garda le silence. Un soupçon d'exaspération assombrit les traits du militaire, mais cela ne dura qu'un instant.

— Mademoiselle, faut-il vraiment que nous poursuivions cette conversation avec un pistolet entre nous ?

— Oui.

— Je préférerais...

Elle agita son arme.

— Je n'ai pas le temps de discuter. J'ai juste besoin d'un mari. S'il vous plaît.

— Soit. J'ai simplement un peu de mal à vous comprendre. Entendez-vous par là un... euh...

Il passa une main dans sa chevelure indisciplinée – un geste qui révéla à la jeune femme pourquoi celle-ci l'était.

— *Marido* ? s'enquit-il.

Il parlait le portugais avec un accent épouvantable. Mais elle n'allait pas lui jeter la pierre : son anglais devait être tout aussi laborieux.

— Un mari, oui. C'est ce que je viens de vous dire.

— L'un de mes hommes vous aurait-il... ?

Il s'interrompit et parut se raviser.

— L'un de mes hommes se serait-il montré trop familier avec vous ?

— Familier ?

Elle connaissait ce mot. Contrairement au reste des habitants de la ville de province dans laquelle elle avait eu l'infortune de naître, elle savait lire. Et en quatre langues qui plus était, dont l'anglais. « Familier » désignait quelque chose ou quelqu'un que l'on voyait tous les jours, tel le chemin du marché. Ces Anglais n'étaient ici que depuis peu. Ils étaient venus combattre les Français qui avaient commencé à se retirer. Ils ne pouvaient donc lui être « familiers ».

— Comment cela ? demanda-t-elle.

Il prit un air un peu embarrassé, ce qui acheva de la dérouter.

— Peut-être n'ai-je pas été assez clair. Est-ce qu'un de mes hommes vous aurait... posé problème ?

Elle fronça les sourcils. Elle avait dû éviter les sentinelles à l'entrée du campement, mais cela n'avait pas vraiment été un problème.

— Non.

— Personne ne vous a abordée ?

Elle réfléchit à la question.

— Agressée ? précisa-t-il.

— Oh ! Non.

— Ou peut-être l'un d'entre eux vous a-t-il rendu visite au village et n'a-t-il pas payé vos, euh... services ?

Elle plissa les paupières. « Pas payé » ? Son père était le maire du village, non un marchand... Puis elle saisit soudain le sens des propos du militaire et se redressa avec indignation. Elle eut sans doute un geste brusque avec le pistolet, car l'homme tiqua et se pencha de côté.

— Je ne suis pas une prostituée !

Il leva les mains.

— Je ne voulais pas insinuer que vous l'êtes.

— Mon anglais n'est pas parfait, mais je comprends le vôtre, *senhor*. Et c'était plus qu'une insinuation de votre part.

— Et vous, mademoiselle, vous avez outrepassé les limites de ma patience.

Il se leva et, bien qu'elle le menace du canon de son arme, il ne reprit pas place sur son siège.

— Allez-y, tirez-moi dessus. Autant m'achever sans plus attendre, car je peine à comprendre en quoi tout cela me concerne.

Il contourna la table de travail et s'avança vers elle. L'avait-elle réellement cru petit ? En cet instant, alors qu'il franchissait la distance les séparant, il avait l'air d'un géant. Elle ne pouvait cependant reculer. Si elle s'y était risquée, elle

aurait perdu tout ascendant sur cet homme. Et puis elle avait un pistolet, après tout.

— Arrêtez ! s'écria-t-elle en brandissant l'arme.

À sa surprise, il obtempéra.

— Ne vous approchez pas plus.

— Ce pistolet est-il chargé, au moins ? demanda-t-il.

— Oui.

Mais elle avait hésité, et il l'avait remarqué. Il eut un haussement de sourcils sceptique.

— Vous avez l'intention de me faire prisonnier ? Pour qui travaillez-vous ? Les Français ?

Il s'avança encore.

— Soyez assurée que jamais je ne me laisserai prendre vivant.

— Je ne travaille pour personne, ni pour les Français ni pour les Anglais. Et je ne veux certainement pas vous tuer. J'ai au contraire besoin de vous vivant. Pour m'épouser.

L'arme de Catarina était désormais à sa portée, mais les derniers mots de la jeune femme le figèrent sur place.

— Pardon ?

— Vous ne comprenez plus votre propre langue ? Vous allez venir avec moi et devenir mon mari.

Il la toisa d'un air incrédule.

— C'est avec *moi* que vous désirez vous marier ?

Elle étouffa un juron en portugais. Peut-être s'était-elle méprise sur le compte de cet homme, finalement. Il était loin d'être aussi intelligent qu'elle l'avait pensé. Elle ferma les yeux un instant, agacée. Ce fut une erreur. L'instant d'après, elle était au sol, sur le dos, sa main qui tenait le pistolet immobilisée par la poigne du militaire.

Celui-ci la chevauchait avec un air sombre et menaçant. Elle se cabra, se débattit, mais il se contenta de lui saisir l'autre poignet, la réduisant facilement à l'impuissance. Sa large carrure n'était manifestement pas un effet de son uniforme rembourré, mais le signe d'une indéniable musculature.

— Lâchez-moi !

— N'y comptez pas. Je crois que nous devrions plutôt reprendre cette conversation depuis le début. Mais cette fois-ci, à ma façon et de manière courtoise.

— J'ai été courtoise. Je vous ai dit « s'il vous plaît ».

Le coin des lèvres du militaire se retroussa, ce qui fit presque oublier à la jeune femme qu'il la maintenait prisonnière de son poids. Elle aurait aimé qu'il l'embrasse. Idée singulièrement incongrue, puisqu'il avait au moins une dizaine d'années de plus qu'elle. Il n'avait toutefois pas du tout l'air âgé en cet instant. Il paraissait au contraire fort et viril – trop fort, songea-t-elle en essayant de nouveau, et tout aussi vainement, de le repousser.

— En effet, admit-il. Mais peut-être devrions-nous commencer par des présentations : lieutenant-colonel Draven, du 16^e régiment de dragons légers. Et vous êtes... ?

Elle ne voyait aucun inconvénient à le lui dire. De toute façon, elle avait le devoir de donner son nom à la cérémonie de mariage.

— Catarina Ana Marciá Neves.

— Vous vous appelez réellement ainsi ?

— Oui.

— Qui vous envoie ?

Il la prenait toujours pour une espionne à la solde des Français.

— Personne. Je suis ici de mon propre chef. Je vous l'ai dit : je cherche un mari.

Elle sentit sa prise se desserrer quelque peu sur ses poignets.

— Êtes-vous enceinte ?

Elle allait répondre spontanément par la négative quand le relâchement de la pression sur ses poignets lui donna une idée. Levant les mains, elle les abattit sur son torse. S'il ne s'était tenu en équilibre précaire au-dessus d'elle, le coup ne l'aurait même pas ébranlé, mais il suffit en l'occurrence à le repousser. Alors qu'il s'efforçait de ne pas basculer en arrière, elle en profita pour retirer ses jambes, les replier sous elle et se redresser pour prendre la fuite.

Elle se retrouva par terre avant d'avoir effectué deux pas. Il lui attrapa une cheville et la ramena en arrière. Elle voulut lui donner un coup de pied. Il jura et la saisit par la taille en emprisonnant ses bras. Tandis qu'elle continuait à s'agiter violemment, il la transporta jusqu'à un fauteuil, dans lequel il la lâcha sans ménagement. Elle tenta de bondir pour s'enfuir de nouveau, mais il lui plaqua les avant-bras contre les accoudoirs du siège.

— Mademoiselle Neves, que vous ai-je dit au sujet de la courtoisie ?

— Laissez-moi partir !

— Oh, non. Je ne vous ai nullement forcée à venir dans ma tente, et encore moins à me menacer avec un pistolet. Alors maintenant, à *moi* de vous poser quelques questions.

Il la tira, toujours coincée dans le fauteuil, près d'un coffre dont il ouvrit le couvercle avant d'y plonger la main. Il en sortit ce qui ressemblait à une bride pour cheval et s'en servit pour

attacher ses bras aux accoudoirs du siège. Alors qu'il essayait de lier ses chevilles aux pieds du meuble, elle faillit l'atteindre au nez d'un coup de pied. Il parvint à esquiver l'attaque et étreignit fermement sa jambe pour la maintenir en place.

— Voilà qui était malavisé.

Elle émit un hoquet indigné en sentant ses doigts sur son mollet nu.

— Ne me touchez pas !

Il la gratifia d'un nouveau haussement de sourcils.

— Comment ? Pas de bas ?

Elle essaya de libérer sa jambe.

— Où voudriez-vous que je m'en procure ? Ce bourg vit encore au XVI^e siècle. Et je ne vous ai pas autorisé à me toucher !

Il la considéra avec humeur.

— Je ne voudrais pas que l'on dise que j'ai pu manquer de respect à une femme. Je cesse de vous tenir si vous promettez de rester tranquille pendant que je vous ligote.

Elle secoua la tête. Ses longs cheveux sombres lui retombaient devant le visage. Elle se sentait aussi piteuse que la paysanne dont elle devait avoir l'allure.

— Et si je suis ligotée, comment pourrai-je résister à vos avances ?

Il opina, comme s'il réfléchissait à la question.

— Très bien. Je vous donne ma parole de gentleman que je ne vous toucherai pas.

— Vous êtes noble ? s'enquit-elle.

— Je n'ai pas de titre, mais mon père possède des terres ainsi qu'un arbre généalogique qui remonte à au moins quatre cents ans. Je suis en outre officier de Sa Majesté le roi d'Angleterre.

Jamais je ne me comporterais de manière déshonorante.

Elle laissa échapper un grognement incrédule, connaissant assez les militaires anglais pour savoir que la plupart d'entre eux avaient au contraire des mœurs de soudards. La rumeur courait qu'une fille d'un bourg situé à une journée de cheval avait été molestée par une bande de soldats anglais, si bien que toutes les femmes du village de Catarina restaient désormais chez elles et n'en sortaient qu'accompagnées d'hommes de leur famille.

Elle avait totalement négligé cette précaution en venant ici. Mais n'était-ce pas justement parce qu'elle avait senti d'instinct qu'elle pouvait faire confiance à cet officier en particulier ? De toute façon, il était maintenant trop tard pour rebrousser chemin. Elle n'avait d'autre choix que de se fier à ses intuitions.

— Soit. Je vous laisse me ligoter si vous cessez de me toucher.

Il relâcha sa jambe. Perdre ainsi son contact et la chaleur de sa peau sur la sienne donna plus de regrets à Catarina qu'elle ne l'aurait imaginé. Peut-être sa mère avait-elle raison et n'était-elle qu'une dévergondée qui avait urgemment besoin d'un mari. Tandis que le militaire lui attachait les chevilles, elle récita une prière à la Sainte Mère pour qu'elle lui pardonne d'apprécier autant le contact de cet homme.

Dès qu'elle fut ligotée au fauteuil, il recula, lui laissant de l'espace pour respirer. Ce mouvement était sans doute aussi destiné à la rassurer. Il n'en fut rien. Sa présence dans la tente était si imposante qu'elle en était impressionnée malgré elle. La tente elle-même, qui était pourtant plus

grande que sa petite maison en pierre couverte de tuiles, parut soudain minuscule quand il se redressa.

Il sortit le pistolet – *son* pistolet – de sa poche et l'examina. Puis il leva les yeux vers elle.

— Si vous comptiez utiliser cette antiquité, vous êtes nettement plus hardie que moi. Elle doit avoir au moins soixante ans.

— Quatre-vingts, précisa-t-elle. Elle me vient de mon grand-père.

— Et vous aviez réellement résolu de me tirer dessus avec ça, au risque de nous tuer tous les deux ?

Il étudia le pistolet de plus près et lâcha un grommellement dépité.

— Non, bien sûr que non : cette arme ne comporte ni charge ni amorce.

Il la regarda de nouveau, ses yeux bleus plissés par la colère.

— Vous vous êtes bien moquée de moi.

— Ce n'était pas mon intention. Si j'étais venue sans arme, vous ne m'auriez même pas écoutée.

— Ah bon ? Vous me connaissez donc si bien ?

Elle ne connaissait des militaires anglais que ce qu'en décrivait la rumeur, à savoir qu'ils étaient orgueilleux, méprisants et accapareurs. Mais quand elle avait vu cet officier, si elle avait apprécié son autorité qui ne pouvait que servir ses desseins, elle l'avait également trouvé juste et honnête. Elle l'avait observé des jours durant et n'avait pas manqué de remarquer qu'il traitait toujours ses hommes avec dignité.

Elle n'avait cependant jamais songé à le demander en mariage sans l'aide d'un pistolet. Comment un puissant soldat anglais aurait-il pu

accepter d'épouser une petite paysanne portugaise comme elle ? Elle n'était même pas jolie, du moins pas autant que les pâles et blondes beautés anglaises. Elle était brune avec une épaisse chevelure bouclée et ce que sa mère appelait une « forte personnalité ». Elle n'était ni délicate ni prude. Elle n'était pas non plus réservée ni docile. Pas étonnant que son père veuille se débarrasser d'elle.

Elle redressa le menton.

— Très bien, *senhor*. Si je vous avais demandé de m'épouser, m'auriez-vous dit oui ?

— Je m'appelle Draven. Lieutenant-colonel Draven.

Draven... Ce nom sonnait étrangement aux oreilles de Catarina, mais elle l'aimait bien.

— Et pour répondre à votre question, mademoiselle Neves : non, car je ne cherche pas de conjointe pour le moment.

— Je ne désire pas de conjoint non plus. Je ne vous propose pas de partager ma vie. Je doute même que ce genre d'union soit considérée comme légale dans votre pays.

— J'en doute aussi. Vous êtes catholique, je présume.

— Et vous un mécréant, mais je ne vous en tiens pas rigueur.

À sa surprise, il s'esclaffa. Ce rire rajeunissait ses traits, les embellissait même. Ses joues rosissaient légèrement et ses yeux paraissaient encore plus bleus.

— C'est toujours ça. Mais dites-moi, mademoiselle Neves, pourquoi avez-vous tellement besoin d'un mari ?

Elle soupira.

— Mon père est le maire du village voisin.

— La petite bourgade de l'autre côté de la colline ?

Elle opina.

— Je l'ai déjà croisé, dit-il. Il a l'air d'un honnête homme. Vous aurait-il maltraitée ?

Elle voulut balayer l'air d'un revers de main, mais en fut incapable puisque celle-ci était attachée au bras du fauteuil.

— Rien de tel, *senhor* Draven. Il se trouve qu'il a eu l'infortune d'être nanti de sept filles, dont je suis l'aînée.

— Sept ? Diantre, que ne s'est-il arrêté après la quatrième ou la cinquième ?

— C'est un homme avec beaucoup... Comment diriez-vous ? D'optimisme ?

— Manifestement, admit-il en croisant les bras sur sa large poitrine. Et donc, il doit vous marier afin de laisser le champ libre à vos sœurs pour qu'elles se trouvent à leur tour un époux.

— Exactement. Cela se passe également comme ça dans votre pays ?

— Les aînées des familles anglaises se marient en effet avant leurs cadettes, en règle générale.

— Les deux sœurs qui viennent après moi, Ana et Luisa, sont déjà courtisées par des hommes du village. Il faut dire aussi qu'elles sont toutes deux réservées, timides et très belles.

— Et personne n'a encore demandé votre main ?

— J'effraie les prétendants.

Il s'esclaffa de nouveau, ce qui cette fois-ci l'irrita.

— Heureuse de vous amuser, *senhor* ! Moi, ça ne me fait pas rire. Mon père non plus : il a prévu de me marier après-demain.

— Et vous n'aimez pas l'époux qu'il vous a choisi ?

— C'est un vieillard ! Il doit avoir plus de cinquante ans.

— De dix ans mon aîné, donc.

Elle fut sincèrement étonnée. Il n'avait pas du tout l'allure d'un quadragénaire. Il se pouvait aussi que le *senhor* Guerra soit encore plus âgé qu'elle ne l'avait supposé.

— Je ne me marierai pas avec lui.

— Et vous estimez que je suis un meilleur parti ?

— Non ! Je ne veux pas vous épouser non plus. Ce que je veux, c'est être libre, et je ne vois pas d'autre moyen d'obtenir ma liberté. Une fois mariée avec vous, je pourrai bénéficier de la protection de votre nom. J'ai juste besoin d'un an pour gagner de quoi m'installer à Lisbonne – voire plus loin, à Paris ou à Londres.

— Vous ne seriez pas en sécurité à Londres.

— Cela ne vous concerne pas, *senhor*.

— Au contraire, si je suis votre époux.

Elle inspira sèchement.

— Vous êtes donc prêt à devenir mon mari ?

2

*Si je tiens de la guêpe, défiez-vous donc
de mon aiguillon.*

William SHAKESPEARE,
La Mégère apprivoisée,
traduction de François Guizot

Il songeait, de fait, à dire oui. S'il avait été superstitieux, il aurait pu soupçonner la jeune femme de sorcellerie. Après tout, elle l'avait bel et bien envoûté avec ses grands yeux bruns et ses lèvres tendres. Son visage exprimait pour l'heure la détresse pure et simple, et il aurait été un homme de peu d'honneur s'il n'avait éprouvé le désir de la secourir.

Sauf qu'elle n'avait rien d'une enfant. Aussi bien sa silhouette que sa tournure d'esprit prouvaient qu'elle était une femme faite. À vue de nez, il lui donnait entre vingt et un et vingt-cinq ans. Elle était en tout cas assez âgée pour tenir tête à son père, et rejeter tout prétendant qu'il voulait lui imposer dès lors qu'elle le trouvait indigne d'elle.

— Non, répondit-il avec un pincement au cœur.

Elle était belle, sensuelle, et l'homme en lui était attiré. Mais il était aussi un soldat au service de son pays. Il ne pouvait s'encombrer d'une épouse. Car il ne croyait pas un seul instant que cette petite Portugaise resterait sur place quand les Britanniques plieraient bagage. Elle le suivrait, et même jusqu'en Angleterre. Comment pourrait-il expliquer cette situation à sa famille ? Et si, à la fin de la guerre, il avait envie de quitter l'armée et de faire un mariage d'amour ?

Elle écarquilla les yeux.

— Non ? répéta-t-elle avec raideur.

— Je ne peux pas vous épouser.

Il se rapprocha d'elle et entreprit de dénouer ses liens. Sachant le pistolet inutilisable, il ne voyait plus en elle la moindre menace.

— Je suis désolé, mais vous allez devoir retourner auprès de votre père pour lui expliquer...

Elle bondit sur ses pieds avec une telle vivacité qu'il trébucha en arrière. Peut-être avait-il eu tort de la libérer aussi vite.

— Croyez-vous que je n'aie pas déjà essayé ? s'exclama-t-elle, avant de débiter un chapelet de mots dans sa langue natale.

Benedict n'avait qu'une connaissance rudimentaire du portugais, mais il aurait été prêt à jurer avoir entendu l'épithète « stupide ».

— Vous me ligotez et m'interrogez, tout cela pour me renvoyer chez moi ? Vous n'avez aucune compassion !

Il se redressa.

— Je ne suis pas dénué de compassion. De la compassion, j'en ai pour les chiens affamés et les chevaux blessés, mais je ne vais pas jusqu'à les épouser pour autant !

Elle sursauta.

— Êtes-vous en train de me comparer à un chien ?

— Non !

Comment la conversation avait-elle pu s'envenimer à ce point ?

— Vous vous méprenez, mademoiselle Neves...

— Oui, je vois ça, répliqua-t-elle avec un regard laissant entendre qu'elle ne s'était pas seulement méprise sur son commentaire, mais sur lui. Je vais vous laisser tranquille.

Sur ce, elle tourna les talons et sortit de la tente d'une démarche altière que l'on aurait plus attendue de la reine d'Espagne que d'une campagnarde aux pieds nus.

Seigneur ! Elle n'avait même pas de souliers ! Il ne pouvait pas la laisser partir ainsi. Il se rua à son tour dehors... et se retrouva dans l'obscurité. Quelques feux épars brasillaient encore dans la nuit, mais la plupart des hommes s'étaient couchés. À part les sentinelles qui montaient toujours la garde – sans trop d'efficacité, toutefois, vu la facilité avec laquelle la jeune femme avait su déjouer leur vigilance –, le campement était silencieux.

Catarina Neves avait disparu.

*

* *

Le lendemain, Wellesley donna l'ordre de lever le camp. Dès les premières lueurs de l'aube, hommes et chevaux entreprirent de remonter vers le nord, s'éloignant de Sabugal pour aller affronter les Français sur un nouveau champ de bataille. Draven put alors constater, non sans irritation, qu'il n'avait pas oublié la jeune

femme. Il avait l'impression de la voir partout, avant de s'apercevoir que telle tresse de cheveux noirs n'était en fait que la queue d'un destrier, ou que ce qu'il avait pris pour un pan de jupe n'était en réalité qu'un morceau de toile de tente.

Après une longue journée de marche, il fut enfin assez fatigué – ou peut-être assez éloigné – pour ne plus trop penser à elle. Le major Wraxall lui avait donné une liste de noms et il passa la soirée à en discuter avec Ward, son ordonnance et homme de confiance. Tous deux convinrent que Wraxall avait choisi ses hommes avec soin et discernement. Benedict remarqua notamment que le major n'avait sélectionné que des célibataires sans enfants.

Wraxall savait donc dans quoi il s'engageait et avait conscience du risque qu'il courait de ne jamais pouvoir retourner chez lui, en Angleterre. Certes, c'était là un sacrifice que des milliers d'hommes avaient déjà fait avant lui dans cette guerre, mais Benedict détestait l'imposer une nouvelle fois à l'un de ses compatriotes.

— Désirez-vous autre chose, monsieur ? s'enquit Ward.

— Non. Vous pouvez disposer.

Une fois seul, au lieu d'ôter sa tunique, Benedict se mit à aller et venir devant sa table de travail. La journée avait été rude et le lendemain promettait d'être aussi éprouvant, mais il doutait de pouvoir trouver le sommeil. Il ne cessait de penser aux directives qu'il devait donner d'ici la fin du mois au détachement suicide : le retrouver à la frontière entre l'Espagne et la France pour recevoir son premier ordre de mission.

Quoique ankylosées par les longues heures passées en selle, ses jambes semblaient

incapables de connaître le repos. Il finit par décider d'inspecter le campement avant de revenir se coucher. Il sortit de la tente et fourra les mains dans ses poches pour les protéger de la froideur nocturne. Puis il se mit à déambuler entre les feux et les abris de toile, saluant ses hommes d'un hochement de tête et s'arrêtant parfois pour échanger un mot avec quelques-uns.

Il arriva finalement en vue du poste de garde et resta un instant à contempler le paysage rocailleux et les montagnes dans le lointain. Bien que la nuit soit encore jeune, la lune s'était déjà levée. Comme elle était pleine et assez basse dans le ciel, sa taille apparente donnait l'impression qu'elle était proche au point que l'on aurait pu la toucher.

Alors que Benedict s'apprêtait à rebrousser chemin, il avisa un mouvement furtif à quelques mètres de lui. Deux formes silhouettées par le clair de lune émergeaient du rassemblement de tentes et commençaient à s'éloigner du campement.

Benedict s'attendait à ce que les sentinelles hélent les individus, mais aucune d'entre elles n'était à son poste. Il se promit de leur en toucher deux mots. En attendant, les silhouettes devenaient plus distinctes. L'une était un homme, un soldat. L'autre, une femme.

Et il était prêt à parier tout ce qu'il possédait qu'il connaissait cette femme.

— Sacré bon sang, grommela-t-il.

Les muscles désengourdis par sa promenade, il s'ébranla d'un pas vif et eut tôt fait de franchir la distance qui le séparait du couple.

— Halte ! s'exclama-t-il.

Le soldat se figea sur place, manifestement habitué à obéir aux ordres. La femme se contenta de lui jeter un coup d'œil contrarié par-dessus l'épaule.

Il le savait. Il *savait* que c'était elle.

Elle tira sur la manche du soldat – juste un garçon, en fait, à peine en âge de se raser – pour l'inciter à repartir.

— Mademoiselle Neves, dit Benedict avant qu'elle ait pu persuader le gamin d'être complice de ses inepties. Si vous souhaitez voir cet homme mis aux fers ou subir un sort pire encore, alors je vous en prie, continuez à le pousser à désertier le campement.

D'un coup, elle s'arrêta à son tour et lui décocha une œillade courroucée.

— Oh, *vous* !

— Je n'en pense pas moins de vous, mademoiselle. Et je pense aussi que vous feriez mieux de retourner à Sabugal.

Elle redressa la tête.

— J'ai une tante qui vit près d'ici.

— Tiens donc ?

Le garçon raidit l'échine.

— Je peux tout vous expliquer, monsieur. Je ne désertais pas...

Benedict leva la main pour lui intimer le silence.

— Je sais exactement ce que vous vous apprêtiez à faire. Et je vous donne dix secondes pour retourner au campement et vous recoucher.

— Mais, monsieur ! Je ne peux pas laisser cette dame...

— Dix, neuf...

Le garçon regarda tour à tour Mlle Neves et Benedict.

— Monsieur !

— Vous perdez du temps, soldat. Huit, sept...

Avec un regard contrit pour sa compagne, le garçon repartit en courant vers le campement.

La jeune femme poussa un long soupir accablé, avant de reporter son attention sur Benedict et de le toiser d'un air furieux.

— Vous me suivez ?

Elle aurait peut-être dû susciter sa pitié plutôt que son agacement ; visiblement, elle était stupide.

— Faut-il vous rappeler, mademoiselle Neves, que ce régiment est le mien ? Vous n'avez rien à faire ici.

Dans ce camp rempli de soldats et de la poignée de civils qui accompagnaient habituellement les militaires en campagne, elle semblait bien jeune, terriblement téméraire et d'une beauté irréelle sous la clarté argentée de la lune. Ses cheveux tirés en arrière dégageaient son visage et cascadaient en longues ondulations brunes sur ses épaules. Elle avait la peau pâle et les yeux encore plus grands que dans le souvenir de Benedict. Elle paraissait également plus petite. Elle portait ce soir-là une tenue sombre, composée d'un corsage rustique et d'une jupe longue retenue à la taille par une sorte d'écharpe.

Elle paraissait lasse, éprouvée par les efforts accomplis pour les suivre et se procurer de quoi survivre. Pour en arriver à de tels sacrifices, sans doute était-elle plus aux abois qu'il ne l'avait cru.

— Il est assez clair, ajouta-t-il, que c'est plutôt vous qui me suivez.

Elle eut un geste vers le lointain.

— Comme je vous le disais, ma tante...

— Je n'en crois pas un mot. Cette tante n'existe pas. Vous avez suivi notre armée dans